

Un : Gai marions-nous

Pour un beau mariage, c'est un beau mariage. Cyrille et Lucie ne peuvent qu'en convenir.

Grande robe blanche et costume chic, nombreux invités (qu'ils ne connaissent pas tous...), demoiselles d'honneur, petites filles et petits garçons porteurs de traîne, photographes amateurs et professionnels, séances de pose pour portraits grands formats dans les salons de la Couture Nicole, repas gastronomique à Fontenay sous Bois, chambre à l'hôtel pour la nuit de noces (oui, oui), et, organisant et conduisant tout cela, une Violette triomphante...

Car elle, vingt-cinq ans plus tôt, en fait de cérémonie, n'a connu qu'une apparition furtive en petite cotonnade à l'état-civil de la mairie du quatorzième aux côtés d'un certain Félix Moustéguy, béarnais, qui s'était là, tout de même, reconnu père de l'enfant de sexe mâle né le mois d'avant ; n'avait-il pas d'ailleurs (*scène souvent racontée ensuite par elle...*) défilé dans la salle de la maternité devant vingt petits lits et proclamé : « C'est le mien le plus beau ! C'est le mien le plus beau ! ».

Ce jour-là, pour les dix minutes passées devant un adjoint marmonnant et une greffière pensant à autre chose, personne d'autre ne les entourait que deux témoins de hasard, semi-professionnels, recrutés dans le hall d'entrée. Ses honorables parents à lui ne pouvaient quand même pas venir de Dijon pour le voir s'unir à une insignifiante modiste de vingt ans, fille de gens du peuple, et belges par surcroît... Quant à elle, pour n'avoir pas mesuré les conséquences de l'élan de pitié qui l'avait fait venir seule dans la chambre d'un étudiant en dentisterie rencontré par hasard dans un petit bal, qui se prétendait malade et

réclamait ses soins (*ses soins !*), elle s'était vue rejetée par sa mère (son brave homme de père, plus indulgent, n'osant rien dire) ; car on était pauvres, mais on avait des principes et de l'honneur, quoi.

Et tout ça... pour se retrouver veuve six mois après (auto fracassée contre un arbre sur la route pyrénéenne d'Arreau à Lannemezan), recueillie avec son même par une belle-mère qui ne la tolérait que comme nourrice d'un petit-fils remplaçant tant bien que mal le disparu ; et pour entamer de longues années de galère.

Mais aujourd'hui... elle est la reine ! C'est *son* mariage, celui de son enfant. Oh, elle aime bien la jeune Lucette Prault (pas tout à fait dix-huit ans, dites donc, dispense nécessaire...). Elle a goûté le caractère romanesque et peu habituel de la façon dont sa future belle-fille avait conquis Cyrille : grâce à une photo d'elle à quatorze ans montrée à l'automne de 1943 par son père, travailleur émigré à Vienne, au jeune homme venu aux réunions qu'il organisait et qui, lui, était là de par le S.T.O., le « Service du Travail Obligatoire ». Le garçon, instantanément ébloui par ce visage (un coup de foudre comme un autre, pour-quoi pas ?), avait su ensuite porter patiemment son rêve pendant les deux dernières pénibles années de son exil avant de sonner un soir à la porte de l'élue... Là non plus, bien sûr, on n'évoluait pas dans la grande bourgeoisie friquée ; et quelques tensions se sont produites, pour les fiançailles d'abord, puis pour se répartir les frais de la noce, entre des Prault à la situation chancelante, matériellement et conjugalement, et le faux ménage que Violette formait avec son Marcel d'assureur dont les affaires n'étaient pas non plus spécialement brillantes en ces premiers temps de l'après-guerre.

Tant pis ! Il a fallu faire comme si. Son atelier de couture de la rue du Jourdain, dans le vingtième, ne lui rapportant plus guère, elle s'est engagée comme première chez madame Nicole, à Saint Maur. Et un marché a été conclu avec sa patronne : faire confectionner à bon compte

par la maison les tenues de la mariée et de son cortège, contre une publicité ostensible. Puis, pour avoir le plus de monde possible à la cérémonie religieuse et au restaurant, la proche parenté et le premier cercle d'amis n'étant guère abondants, on a battu le rappel d'un tas de gens improbables, vagues connaissances, lointains cousins, relations d'affaires...

Alors, ce matin, c'est bien une petite foule qui envahit le trottoir du boulevard des Batignolles à la sortie du temple. Les photographes mitraillent à tout va. Les nouveaux époux sont sortis d'abord, bien entendu, suivis des quatre « parents des mariés » (dont trois vrais et un factice, mais celui-ci, peu savent à quel point il l'est, et que Violette ne repassera jamais une quatrième fois devant Monsieur le Maire...); la sœur de Lucie, Colette Meschain, est là aussi avec son mari Thomas, réconciliée avec son père et sa mère malgré son « aventure » avec ce dernier pendant la guerre; vient enfin tout le reste de la noce.

Et parmi les derniers apparaît celui qui leur a adressé dans sa prédication un fraternel et chaleureux message et leur a remis, suivant la tradition protestante, un exemplaire de la Bible comme souvenir de ce jour: Robert Aufmeister, professeur de théologie en Nouveau Testament, qui est venu d'Alsace pour officier conjointement avec le pasteur de la paroisse. Il avait chaleureusement accueilli et aidé Cyrille pendant ses deux premières années de Faculté, à Clermont-Ferrand où s'était repliée l'Université de Strasbourg; et le jeune homme, d'accord avec Lucie, a tenu absolument à ce qu'il soit un des témoins de l'Évangile à cette cérémonie. Ce cher ami, déporté à Buchenwald en 1943, en est revenu dans l'état de délabrement commun à tous les rescapés de cet enfer, mais a pu reprendre courageusement ses cours à Strasbourg libéré.

Sa présence en cette journée exceptionnelle fait revivre pour le nouveau marié les dures étapes franchies au cours des cinq années de guerre: sa terminale en 39-40 au lycée de Nevers, sa tentative de préparer à Toulouse l'École

Normale pour devenir professeur de mathématiques, la crise qui l'a fait au bout d'un mois y renoncer pour s'inscrire en théologie protestante, puis en 42-43 ses huit mois de Chantiers de Jeunesse se terminant par le départ en Autriche pour le S.T.O. ; et enfin son rapatriement en juin 45 et son inscription en troisième année à la Faculté parisienne du boulevard Arago, faute de pouvoir retourner tout de suite en Alsace.

Il revoit aussi la porte des Prault, boulevard Bessières, ouverte par le modèle même de ce portrait de jeune fille dans lequel il avait mis tant d'espoir. Accueilli cordialement par les parents, il a remonté ensuite souvent les six étages sans ascenseur ; mais il lui a fallu bien sûr taire d'abord la vraie raison de son apparition dans ce foyer, et se contenter de « sortir » en camarade les seize ans de sa belle. Celle-ci, ayant dû renoncer à poursuivre ses études secondaires, suivait à Montmartre une formation d'aide familiale. Faute de ressources pécuniaires suffisantes, ces petites escapades ont été rares.

Trois mois se sont ainsi écoulés. Il savait bien qu'il devait, avant tout, apprivoiser, devenir un familier, se faire un peu mieux connaître. Apparemment, c'était sans déplaisir que Lucette faisait amie-ami avec lui, mais... rien pour le moment ne lui faisait pressentir si ses sentiments dépassaient ou non ce stade. Or le garçon était de semaine en semaine plus amoureux... Et, un jour, il n'a plus pu y tenir :

— Écoute... ça ne peut pas durer, ce petit jeu...

— Comment ça, quel petit jeu ?

— Voyons, nous faisons semblant d'être bons copains, j'ai l'air de faire partie de la famille, nous nous sommes dit beaucoup l'un à l'autre, tu ne fréquentes guère en dehors de moi ; ne viens pas me dire que tu n'as pas compris... ce que ça signifie, non ? Pour moi, en tout cas... Ma Lucie, m'aimes-tu ?

Beaucoup plus émue que surprise, en fait, elle a gardé le silence un bon moment, les larmes aux yeux. Puis :

— Devenir ta femme... c'est cela que tu me demandes ?

— Oh, écoute, je suis peut-être trop simple, trop conformiste, trop idéaliste... Appelle cela comme tu veux. Mais je ne peux pas entretenir d'autre espoir que de partager ma vie entière avec celle... La seule que... Écoute bien : il a suffi que ton père me montre ta photo, à Vienne ; aussitôt, je me suis juré que je n'aurais jamais d'autre compagne. Je sais bien que c'était naïf et présomptueux, et que tout pouvait arriver. Mais maintenant je ne peux plus attendre. Réponds-moi.

— Cyrille... Je suis déchirée. Je te connais assez, à présent, pour savoir que, oui, je pourrais être à toi. Mais... ce serait devenir l'épouse d'un pasteur. Et ça, vois-tu... Je n'y suis pas prête.

— Comment ? Comment ? Qu'est-ce qu'il y a de si terrible à ça ? Tu ne partages pas ma foi ?

— Mais si, voyons, la question n'est pas là, quoique... Je me sens encore vacillante dans ce domaine, surtout avec des parents comme les miens, qui ont une drôle de façon de vivre le christianisme... Enfin, près de toi, je serais plus sûre. Seulement... Je le vois bien, depuis que je fréquente le temple : les gens exigent de la femme du ministre un rôle, une fonction, des attitudes... enfin, quelque chose que je me sens impuissante à assumer.

Consterné, ne sachant plus que dire, il a cru que tout allait s'écrouler. Une fois encore. D'une voix sourde :

— Ma chérie... Ma toute aimée... je suis prêt à renoncer à cette carrière, tu sais...

— Oh non, non, non ! Je n'ai pas le droit... Écoute, toi qui m'apportes dans ma situation tant de réconfort par ton amitié, reste avec moi, continuons à approfondir ce qui nous attache l'un à l'autre... Ne désespère pas... Je ne peux rien te promettre ce soir, laisse-moi du temps... Si tu m'aimes à ce point, tu peux m'accorder cela, dis ?

Facile à dire, plus dur à vivre... Que les jours furent longs...

Jusqu'à ce qu'ils entendent salle Pleyel la Neuvième de Beethoven. À la sortie, communiant dans une même et bouleversante émotion, ils sont tombés dans les bras l'un de l'autre. Il a reposé « la » question, elle a murmuré « oui ». Si bien qu'au cours de la suivante de ces soirées avec repas et jeux de société où le ménage mettait de côté ses algarades coutumières pour faire bonne figure devant ce jeune homme qui... ce garçon que... (on ne sait jamais, n'est-ce pas ?) :

— Madame Alice... Et vous monsieur Julien... Lucie et moi, nous... Voulez-vous m'accorder...

— Oh, mais elle est tellement jeune !

Bien sûr, bien sûr. Mais puisque à quatorze ans elle faisait déjà demoiselle, avec quatre ans de plus elle serait tout à fait mariable, non ? Car il n'était pas question d'épousailles avant que Cyrille ait achevé ses deux dernières années de formation. En tout cas, les parents n'ont pas dissimulé leur contentement, la très parpaillote Alice surtout : sa fille, mariée à un pasteur, vous vous rendez compte ? Et combien le brave Julien s'est félicité d'avoir envoyé certaine petite annonce à un camp de jeunes français « déplacés »...

Tous deux, en tout cas, ont nourri une telle estime envers leur futur gendre qu'ils n'ont jamais eu d'objection à ce que les promis s'embarquent dès qu'ils l'ont pu pour de longues balades dans la nature, puis pour camper en banlieue avec d'autres jeunes, et même, l'été 1946, pour rejoindre dans les Pyrénées Orientales José Terrats, le fils de vigneron et futur instituteur rencontré au camp de Wiener Neudorf. Chez celui-ci, à Saint Genis des Fontaines, Cyrille a bu son premier vin, mais pas n'importe lequel : du vrai soleil du Roussillon en bouteille, comme son ami le lui avait promis en venant le voir après le retour d'Autriche ; un nectar qui vous mettait vite dans un état d'euphorie... troublante !

Puis on s'est joints à la joyeuse équipe d'une demi-douzaine de garçons et filles amis de José ; on est monté

au Canigou, on s'est installé près d'Argelès pour se baigner cinq fois par jour, le soir chanter en chœur au feu de camp et dormir à même la plage. Là, Lucette et lui se sont découverts encore un peu plus l'un à l'autre dans une tendresse assez ardente, mais qui jamais n'a dépassé les limites que sous-entendait la permisivité des futurs beaux-parents. Violette, elle, avait bien sûr rappelé à son fils les possibles conséquences fâcheuses de certain franchissement, mais sans insister.

Ils sont aussi allés rendre visite à la grand-mère berri-chonne de Lucie, puis ces heureuses vacances ont touché à leur fin, et il a fallu envisager le déroulement de l'année qui restait à vivre avant de pouvoir s'engager enfin « pour la vie ».

La jeune fille savait que son fiancé prévoyait de terminer à Strasbourg sa théologie ; d'ailleurs, Robert Aufmeister avait repris contact avec lui pour l'encourager dans ce projet ; non sans quelque intention dont il lui fit part le moment venu. Il avait en effet une telle estime pour les qualités intellectuelles de son étudiant, qu'il comptait bien l'encourager à ne pas se contenter d'obtenir le titre requis pour être nommé pasteur, un diplôme correspondant en fait à une maîtrise.

Connaissant aussi sa sensibilité et sa difficulté à assumer les conflits, il craignait pour lui la rudesse d'un ministère où il devrait se colleter trop souvent à l'indifférence des ouailles ; il le voyait bien plus en enseignant qu'en « berger d'âmes ». Pour cela, il fallait que Cyrille, sous la conduite et avec les conseils de son maître et ami, passe l'examen du certificat d'études supérieures et rédige une thèse de doctorat. Il devrait donc effectuer sa quatrième année à Strasbourg puis, pour préparer son accession éventuelle au professorat, accepter temporairement un poste de paroisse en Alsace, le jeune couple ne voulant pas différer plus longtemps son union et ne pouvant compter sur un autre moyen d'existence que le traitement pastoral.

Bien, mais que ferait Lucie pendant ces mois où son futur mari, le seul être sur lequel elle pouvait désormais s'appuyer, vivrait loin d'elle ? Un jour de septembre, en pleurant, elle lui a dit que pour rien au monde elle ne voulait rester seule au foyer de ses parents, où l'atmosphère se faisait de plus en plus irrespirable. N'était-il pas possible qu'elle parte avec lui, et qu'il trouve pour elle à Strasbourg un logement et une occupation ? Puisque les Prault avaient jusqu'ici accordé une telle confiance à son fiancé, ils accepteraient certainement cette éventualité.

À vrai dire, grande a été alors la perplexité de Cyrille. Il ne se sentait guère armé pour effectuer, surtout à distance, de telles démarches. Certes, il partageait de tout son cœur le chagrin de la jeune fille, malheureux lui-même à l'idée de ne plus la voir et de l'abandonner à son sort sans pouvoir la soutenir sinon par lettres, ce qui ne serait guère suffisant... Mais que faire ? Demander conseil à son professeur ? Pouvait-il se permettre de solliciter de lui un tel service personnel ?

Or, il était aussi prévu, dans le cadre de son cursus universitaire, qu'il effectuât, avant la rentrée de novembre, un stage d'un mois auprès d'un pasteur expérimenté. Et voyez comme les choses arrivent, souvent où et quand on ne les attendait pas...

D'abord, parmi les stages proposés, il y en avait un à Reims, la ville natale de sa mère, le cadre de deux des années de sa jeunesse, avec le temple où il avait découvert le protestantisme et la Bible. Il n'a pas hésité à demander celui-là, surtout vu la facilité des communications entre la capitale champenoise et Paris. Il a demandé à sa mère, qui a volontiers accepté, d'accueillir souvent Lucette pendant les quatre semaines de son absence.

Il s'est donc présenté le premier octobre à son futur collègue, Louis Schneider, et à sa femme, qui lui ont offert d'emblée de loger chez eux. Et là, il s'est cru revenu en 1939, quand à Nevers il avait été, chez les Carlssen, accueilli avec la même chaleur et le même souci de l'intégrer

dans le cercle familial. Il a vite été amené, après leur avoir décrit l'essentiel de sa vie jusqu'alors, à évoquer sa grande préoccupation du moment. Quelques jours après, son hôtesse lui a dit :

— Dites, Cyrille, nous aimerions bien la connaître, cette charmante fiancée qui vous a si pittoresquement séduit par photo interposée ! Écrivez-lui pour lui demander de venir passer un week-end à Reims, nous lui offrons le prix du train.

Et voilà donc nos amoureux réunis pour deux jours. On a incité Lucie à parler aussi d'elle, et les Schneider ont été conquis par cette fille si éprouvée et si courageuse, et émus par leur souci de cette séparation d'un an. Si bien qu'à la fin du repas du dimanche :

— Écoutez, vous deux. J'ai une cousine à Strasbourg, dans le quartier Sainte Aurélie, qui est veuve avec six jeunes enfants, son mari a été tué par les Allemands. Elle cherche une jeune fille au pair pour s'occuper des gosses. Vous avez un diplôme d'aide familiale, mademoiselle, vous feriez donc tout à fait l'affaire. J'ai appelé Brigitte ce matin, je vous ai vivement recommandée, elle vous attendrait début novembre. Cela vous conviendrait-il ?

Là, Lucette a de nouveau versé des larmes, mais de joie... Sans savoir encore que bien des fois, dans sa vie, elle aurait l'occasion de se trouver tout à coup devant une porte ouverte après avoir cru devoir se cogner la tête contre le mur ! Et que, appuyés l'un sur l'autre, Cyrille et elle pourraient maintes fois vérifier que c'est lorsqu'on avance que la route se crée sous vos pas...

Son bonheur d'accompagner Cyrille l'a aidée à assumer la tâche qui l'attendait dans la famille Schatzmann et qui n'était pas facile. Aussi résolue qu'elle soit à élever dans un avenir proche ses propres enfants, elle n'était pas encore préparée à s'en voir d'un seul coup confier six, deux garçons et quatre filles. Oh, ils étaient tous gentils, chacun à sa manière, et ayant assimilé les bons principes de conduite habituels dans un milieu de bourgeoisie alsa-

cienne et luthérienne. Mais enfin, ils restaient très vivants, spontanés, turbulents à l'occasion, depuis l'aîné de quatorze ans jusqu'au petit dernier de trois et demie ; et la diversité de leurs âges demandait à leur jeune monitrice beaucoup de souplesse dans son comportement à l'égard de chacun. Quant à leur mère, soulagée de pouvoir compter sur sa collaboration, qui comprenait aussi différents travaux comme du repassage et du raccommodage, elle s'est montrée relativement aimable. Elle a reconnu ses qualités éducatives et ménagères ; mais, de tempérament assez rigide, et surtout endurcie par ses épreuves et son tragique veuvage, elle ne lui a pas vraiment manifesté d'affection.

Par contre, Lucie s'est très vite liée de grande amitié avec une autre pensionnaire de la maison, une étudiante mulhousienne parente de Brigitte, venue s'inscrire à la Faculté des Lettres. Suzanne Koechlin avait dû elle aussi surmonter de grandes difficultés ; non pas par manque de soutien familial, car elle appartenait à l'une des meilleures dynasties industrielles du Haut-Rhin ; mais, de naissance, elle était handicapée physiquement par une difformité osseuse, qu'elle avait réussi à surmonter pour arriver jusqu'à l'Université. Il a été remarquable, alors que leurs origines auraient pu éloigner l'une de l'autre ces jeunes filles, qu'une vive sympathie naisse spontanément entre elles, qui devait se perpétuer au fil de longues années ; cela a bien aidé Lucie à vivre ces quelques mois d'employée de maison non rémunérée.

Bien entendu, elle a également eu le réconfort de se sentir proche de Cyrille et de pouvoir le retrouver assez souvent. Lui, logé au séminaire situé à côté de l'église St Thomas, a retrouvé la vie de foyer qu'il avait connue à Clermont, mais dans des conditions bien plus confortables : chambres individuelles, bon chauffage, nourriture très convenable. Il s'est fait parmi ses condisciples de nouveaux amis qu'il a pris plaisir à photographier chacun dans sa chambre, se constituant ainsi une galerie de sou-